ALPH. GAGNON



Cultures latine et teutonne

QUEBEC, JUILLET 1917.

Henri Roch

CULTURES LATINE ET TEUTONNE

Un des effets de la guerre actuelle aura été de mettre fin à la légende de la décadence des peuples latins, dont on avait tant parlé depuis un demi-siècle, en Allemagne surtout, où l'on tenait le fait pour assuré. Et c'est elle-même, l'Allemagne, la privilégiée, la puissante Allemagne, " l'élue de Dieu ", qui devait être appelée à bénéficier des avantages de cette situation que lui valait son évidente supériorité. Dans son rêve d'orgueil inconscient, elle en était venue à mépriser tout ce qui n'était pas de sa création, et à croire à sa prochaine hégémonie universelle, qu'elle préparait depuis de longues années. Et c'est pour réaliser ce rêve insensé qu'elle a provoqué l'épouvanta-

ble boucherie contemporaine, en s'attaquant d'abord à la nation qui incarne peut-être plus que toute autre l'idéal de la civilisation latine.

" Ah ! c'est que ce n'est pas une guerre ordinaire. C'est une guerre d'extermination ! avouait un officier allemand à un prêtre français dans les premiers mois de l'invasion. Il ne s'agit pas de savoir qui gagnera une bataille, pour faire la paix ensuite. Il s'agit de savoir si la race latine et la race slave vont prétendre continuer d'exister en face de la race germanique, c'est-à-dire en face d'une culture et d'une civilisation supérieures... Oui, c'est entendu ! Vous êtes bons, vous soignez bien nos blessés. Mais que voulez-vous ? Vous êtes des êtres inférieurs, destinés à être absorbés ". (Gabriel Langlois, " *L'Allemagne barbare* ", p. 277.)

C'est aussi ce que déclaraient les pacifistes allemands, sur lesquels on avait tant compté pour la conservation de la paix en Europe, répondant à un appel des

pacifistes français, savoir, que la France était une nation dégénérée, et que, comme telle, elle devait se résigner à subir son sort, c'est-à-dire se laisser passivement décapiter par la puissante Germanie.

Rien que cela !

Comme vous le voyez, leurs prétentions ne sont pas minces.

Si vous voulez être pleinement édifié là-dessus, lisez, entre autres, Bernhardi : " L'Allemagne et la prochaine guerre ".

Le présent conflit, tout en ramenant les Teutons à la raison, va encore avoir pour effet de guérir le monde de la béate admiration qu'il avait fini par porter aux méthodes allemandes dans les différentes branches du savoir et de l'activité humaine. C'est au point que si les événements avaient continué à suivre pendant encore une ou deux décades leurs cours ordinaire, les Allemands obtenaient, par leur esprit d'entreprise, par leur formidable organisation intérieure et extérieure, ce qu'ils ont voulu posséder tout de suite par la

force brutale : la maîtrise universelle. Oui, assurément, sans la guerre, le monde se serait réveillé un bon matin, pris dans les mailles du filet allemand.

Mais comment expliquer ce manque d'équilibre intellectuel, cette mentalité qui semble n'être propre qu'aux peuples teutons, cette absence absolue de sens moral, qui leur a fait commettre tant d'injustices, de crimes abominables, inconcervables, avec un cynisme que l'on aurait jamais cru possible ?

Sans doute le fonds de la nature humaine est le même chez tous les hommes, à quelque groupe qu'ils appartiennent. " Si l'intelligence a progressé dans le cours des âges, dit l'auteur des *Enseignements psychologiques de la Guerre Européenne*, M. Gustave Le Bon, les sentiments gouvernant les hommes sont restés inchangés. La jalousie, la férocité, l'ambition et la haine n'ont pas d'époque...." Ce sont les bas instincts du cœur et de l'esprit non réprimés qui sont la cause de tous les

maux dont nous souffrons, des conflits qui s'élèvent entre les individus aussi bien qu'entre les peuples. Il n'en est pas moins constant que parmi les peuples indo-européens qui sont répandus en Europe, certains se réclament directement de la civilisation gréco-romaine, qui a agi comme un agent puissant dans la formation de leur caractère et de leurs mœurs : ce sont les peuples dits Latins, ou semi-Latins, comme les Anglo-Saxons. Ceux-ci ont hérité de cette civilisation fondée sur le respect et la dignité de la personne humaine, sur des principes d'ordre et de morale, de raison et de justice, civilisation aussi humaine qu'on pouvait l'espérer des conditions du temps et du milieu. Même aux jours de l'empire le plus absolu, l'Etat romain fut toujours un code autant qu'un pouvoir, une constitution juridique autant et plus même qu'une force militaire. L'empire demeurait le règne du droit souverain, tel que l'édictait la conscience commune, que l'interprétait le sens com-

mun, que l'élucidait et le définissait toujours mieux la raison commune. (Bérard, *L'Eternelle Allemagne*, p. 26).

"César ne m'empêchera pas de faire observer les lois", répondait Brutus à un plaideur qui en appelait à César. La loi romaine avait du moins cela pour elle, qu'elle était le droit de tous. Quand un pays est conquis, rien n'y est changé si ce n'est que la terre devient de droit la propriété de l'Empire. Les vaincus continuent à jouir du sol à titre d'usufruit et de tolérance. Les hommes restent libres et sont regardés comme des alliés ou auxiliaires du peuple romain. Les coutumes nationales sont respectées, les droits conservés, de même que les signes distinctifs de la nationalité, la langue, les mœurs, la religion; les signes mêmes de la souveraineté leur restent, pourvu qu'ils" aient égard comme il convient à la dignité du peuple romain."—"Ce sont des étrangers, dit le jurisconsulte, qui jouissent chez nous de leur liberté, comme chez eux nous

jouissons de la nôtre." (César, *de Bello Gal., 1, 45.*) C'est ainsi que, autant par la puissance des armes que par l'adresse de la politique, le monde devenait sujet ou vassal de Rome. Ce n'est pas l'empire du monde, dit Cicéron, c'est le patronage du monde qui est entre les mains de Rome. Maîtresse de fait, il semble qu'elle ne veut l'être que de nom, ne demandant, en vertu des droits de la victoire, que ce qui était nécessaire pour le maintien de la paix. Les chefs des vaincus devenaient souvent des chefs de légions, et étaient appelés à gouverner la contrée ou d'autres provinces.

La Grèce, il est vrai, perdit son indépendance nationale, tout en conservant son aéropage, ses écoles, ses jeux, ses assemblées populaires, les villes leur sénat ; mais son influence civilisatrice persista, et ses vainqueurs subirent bientôt le charme de sa vertu bienfaisante et de sa suprématie intellectuelle. La langue et la littérature furent le véhicule au moyen duquel les idées sociales et politiques des Grecs péné-

trèrent la mentalité romaine, et formèrent ce fonds commun dont bénéficièrent les peuples dont les territoires baignaient les rivages méditerranéens jusqu'à la terre d'Albion. C'est ainsi que Rome contribua à l'éducation de la plus noble portion de l'humanité. Avec les légions, les envoyés de César font naître dans ces contrées indisciplinées le trafic, les arts, l'industrie, les habitudes de la paix, tout ce que l'esprit romain a de régulier, de permanent.

"Rome couvrit ses provinces de villas et de cités, d'exploitations rurales et de marchés urbains. En Espagne, en Gaule, en Afrique, au Levant, le sol avait été transformé par la villa, dont les équipes défrichaient, asséchaient, épierraient, drainaient le sol pour l'extension continue du fond et des revenus pacifiques. En même temps, espagnole, gauloise, africaine, levantine ou italienne, l'humanité romaine était transformée par les centres de culture civile qu'étaient les cités et leur

prétoire". (Bérard). Un siècle à peine après la conquête de César, la Gaule était transformée, et ses habitants devenus autant d'adeptes des humanités gréco-latines. Le midi de la Gaule n'est plus une province, dit Pline, c'est de l'Italie ; forte, laborieuse, économe, féconde en hommes et en richesses. (*Hist. nat.*, III, 4.)

Telle de ses provinces, l'Aquitaine, ne tardera pas même à rivaliser avec la Grèce et l'Italie par la perfection du style. Nulle part on ne voyait d'écoles plus florissantes ni l'on entendait de latin plus éloquemment parlé. Ausone (309-394) mentionne, dans un de ses poèmes, les noms de trente professeurs qui, avec lui, illustraient la chaire de la seule ville de Bordeaux. Sans doute, cette belle époque sera suivie de plusieurs siècles de décadence et d'obscurcissement, mais la semence ainsi jetée refleurira en son temps. De la Gaule, la conquête et la civilisation attei-

gnirent de bonne heure les côtes incultes et sauvages de la Bretagne.

L'Espagne, comme la Gaule, fut soumise, gouvernée et civilisée par l'influence romaine. Là également, les monuments romains abondent. Ce sont, dit Tacite, les deux plus opulentes provinces du monde. (*Hist.* I, 53). La Grèce, d'ailleurs, outre la partie méridionale de l'Italie qu'elle avait peuplée et depuis appelée la Grande-Grèce, avait encore semé des colonies sur tous les rivages, et sur plus d'un point, notamment en Espagne, avait précédé l'influence romainc. A l'époque de Strabon, le latin était la langue de l'Espagne. (Strabon, III).

Or les Grecs excellaient non seulement dans le domaine des arts et des lettres, mais dans le domaine politique et social. Ils avaient, touchant l'organisation d'un état, les notions nécessaires pour assurer la paix, le bonheur et le bien-être de ses habitants. "Souviens-toi, écrit Cicéron à son frère Quintus, envoyé comme

préteur dans la province d'Asie, souviens-toi que ceux auxquels tu vas commander sont des Grecs, le peuple qui a civilisé les nations, qui leur a enseigné l'humanité et la douceur, auquel enfin Rome doit ses lumières." (Ad Quint., I, 1.)

En Attique, le principe de l'autorité résidait, non dans un homme, quel qu'il fût, mais dans les lois, lois conformes, autant que possible, aux dictées de la raison et auxquelles gouvernants et gouvernés, devaient se soumettre. On donnait sa vie pour sa patrie, pour obéir à la loi et non sur l'ordre d'un maître exigeant tel sacrifice. Aux yeux des Grecs, les Perses, les Egyptiens, malgré leur savoir, leur industrie, leur prospérité et leur puissante organisation, n'étaient pourtant que des *barbares*, parce qu'ils ne savaient que se courber aveuglément sous le caprice d'un maître et obéir, comme autant d'automates à tout ce qu'il lui plaisait d'ordonner. Aussi ne voyaient-ils en eux que des esclaves, tandis que les

habitants de la cité grecque étaient, seuls, des citoyens, des hommes libres.

Les Teutons, habitués au joug et à la servitude, sont la chose de l'Etat, de l'Empereur. "Vous m'avez juré fidélité, disait celui-ci aux recrues de Potsdam le 23 novembre 1891, c'est-à-dire que, devenus Mes soldats, vous vous êtes donnés à Moi, corps et âmes. Vous n'avez plus qu'un ennemi, Mon ennemi.... Le soldat ne doit pas avoir sa volonté ; mais vous devez avoir une seule volonté et c'est la Mienne ; il n'existe qu'un ordre, et c'est le Mien". Le fonctionnaire ou l'officier se donnent corps et âme à son souverain et lui jure obéissance et fidélité. Ainsi parle M. Werner Wittich, professeur à l'université de Strasbourg. Le fonctionnaire se croit une émanation directe de cette divinité, l'empereur. Voilà une des raisons pour laquelle nous assimilons les Allemands de nos jours aux *barbares* de l'antiquité, et ce qui fait que la guerre actuelle, comme celles que rappellent

les glorieux champs de bataille des Thermopyles, de Marathon, de Salamine et de Platée, est vraiment, de la part des Alliés, la lutte de la civilisation contre la barbarie scientifique, de la liberté politique et morale que réclame la dignité de l'être raisonnable contre l'absolutisme sanguinaire et tyrannique du maître.

***

Les anciens Germains subirent à peine le contact de la civilisation romaine. Ils en furent plutôt les ennemis, menaçant sans cesse les frontières de l'empire. Leur conversion au Christianisme sans doute contribua à les civiliser, à adoucir leurs mœurs, et à créer entre eux une certaine cohésion en leur apprenant à mettre l'intérêt commun au-dessus de l'intérêt individuel. "L'Eglise les invita à renoncer à leur vie aventurière de brigands et de coureurs de bois, à placer leur idéal ailleurs que dans la construction de donjons et de

châteaux forts, à chercher le plein épanouissement de leur vie dans des groupements urbains et policés sous la suprême autorité d'une loi reconnue par tous— toutes choses qui venaient bien de la cité grecque par l'intermédiaire de Rome." En l'an 800, Charlemagne est sacré empereur d'Occident, et nous avons d'abord le *très saint Empire romain*, puis le *très saint Empire romain germanique.* Pour la première fois, les Allemands sont placés en face de circonstances les plus favorables pour supplanter la civilisation latine, et ils échouent lamentablement. "L'empereur allemand ne ressembla presque en rien au César latin. Il ne fut jamais le magistrat suprême d'une vaste collectivité humaine, consciente d'elle-même et unie par de communes lois. Quoique son sacre fît de lui le chef temporel de toute la chrétienté, sa suzeraineté ne fut admise ni en France, ni en Angleterre. En Allemagne même, il ne fut vraiment maître que dans sa petite principauté de

famille. Ce n'était pas une nation qu'il abritait sous sa couronne impériale. C'était toute une bande de barons, comtes, marquis, ducs, margraves, dont quelques-uns rivalisaient avantageusement avec lui en puissance matérielle et en prestige militaire, qu'il devait par conséquent gagner à sa cause, sous peine de n'être plus qu'un roitelet désarmé. Le pouvoir de l'empereur était mesuré au nombre de grands seigneurs qu'il avait su se recruter comme partisans et vassaux". (M. Tamisier, s.j.)

Ce fut au contraire la royauté française qui, sans avoir le titre de l'*imperium*, comme le fait observer M. Bérard, sut en acquérir tous les bénéfices et en accomplir tous les devoirs. "Chef de la Croisade, fils de saint-Louis et évêque extérieur en son royaume, le Capétien, tout en restant le fidèle serviteur de la nation française, apparut néanmoins à toute la chrétienté d'Occident comme le défenseur de la foi, de la morale et de l'Eglise chré-

tienne. Et rien ne servit les intérêt de la nation et de la dynastie tout ensemble— et ceux de l'humanité par surcroît— autant que le zèle très chrétien de notre royauté, fille de Saint Louis. "*L'Eternelle Allemagne*, p. 126.)

Vers cette époque (13e siècle), la France exerçait déjà la magistrature morale de l'Europe. Elle avait donné la mesure de sa force d'initiative et de production en poésie, par la chanson de geste et le roman héroïque (1); en philosophie, par les ferveurs de la scolastique ; en architecture, par les chefs-d'œuvre du style ogival ; en politique, par le mouvement des communes ; et hors d'elle-même par l'entraînement des croisades. Son histoire est l'histoire même de l'humanité dans l'Occident. (Lollié-*Littératures comparées.*) En Orient, à Jérusalem, à Cons-

(1). Muratori raconte qu'au XIIIe siècle, on chantait communément sur les places des villes italiennes les gestes de Roland et d'Olivier.

tantinople, en Morée et à Athènes, on entendait le parler français aussi aisément qu'à Paris, suivant l'expression d'un chroniqueur d'alors. (1)

Pendant tout ce temps, le levain allemand fermente sans doute, mais sans ajouter aux concepts germaniques guère plus de prestige qu'ils n'en jouissaient

---

(1). En 1308 "la puissance du roi de France était vraiment imposante et souveraine. A côté de la faiblesse de la papauté, de l'abaissement de l'Allemagne, on voyait le gouvernement de Philippe le Bel suivre une politique étrangère de prépondérance, avoir une diplomatie presque universelle pour le temps. Le pape vivait en France. En Italie, un capétien (de la maison d'Anjou) régnait à Naples et prétendait au trône de Hongrie. En Castille, les enfants de la Cerda étaient soutenus par le roi de France. La Navarre avait pour souverain la reine de France. Philippe le Bel avait fait de nombreuses alliances parmi les princes du Rhin, de Liège et du Brabant, de la Savoie et du Dauphiné. Charles de Valois épousait Catherine de Courtenay, héritière de l'empire latin de Constantinople. Un mariage, à partir de 1303, unissait la France et l'Angleterre. Des traités étaient conclus avec les princes les plus lointains: le kral de Serbie, le roi de Norvège, les khans des Mongols, le chefs Mongols de Syrie." (Lavisse et Rambaud, 111, p. 24.)

mille ans auparavant. La Légende des Nibelungen, l'architecture de Nuremberg et autres cités allemandes du moyen-âge, la Ligue hanséatique, destinée à protéger le commerce des villes allemandes et qui établit des comptoirs depuis l'Angleterre jusqu'à Novgorod en Russie, sont bien des œuvres dont tout peuple pourrait se glorifier ; mais ce ne sont pas de ces créations susceptibles de faire rejaillir sur une race un ascendant, un rayonnement, qui s'impose au reste de l'univers, tandis qu'un Dante, un Shakespeare, un Cervantes, déborde sur le monde. Aussi, à cette époque, la civilisation latine apparaît comme l'idéal à poursuivre, comme le seul principe d'ordre et de justice qu'il importe de maintenir.

La France, par l'application du vieux principe romain de centralisation politique, devient bientôt le premier et le plus puissant des Etats modernes. Pendant un temps, la France, l'Italie, puis l'Espagne, par le développement de leur com-

merce, des arts et du perfectionnement de leur langue et de leur culture, tiennent les premiers rôles sur la scène du monde, tandis que l'Allemagne, se débattant impuissante au milieu d'un chaos d'Etats rivaux, ne peut rien faire de mieux en fait de productions littéraires que d'enfanter la corporation ouvrière des Maîtres chanteurs.

La langue française est en train de conquérir un empire qui deviendra bientôt universel. Des auteurs étrangers préfèrent écrire dans cette langue parce qu'elle est "la plus délitable et la plus commune à toutes gens." En Italie, la littérature, sous l'impulsion de son immortel Dante, se développe, les arts atteignent presque du coup la perfection et préparent l'éclatante époque de la Renaissance, qui assure son triomphe dans les lettres, les sciences et les arts, et une influence telle qu'elle n'avait pas encore connue depuis la chute de l'Empire romain. En Angleterre, Chaucer, coulant ses vers dans les

moules poétiques que la France lui offrait ouvre brillamment la série des écrivains nationaux. Paris, par sa célèbre Université, est déjà devenu le centre du savoir, et partout enfin règne et se répand la civilisation latine, portant en elle la semence de toute les vertus humaines et d'aspirations ennoblissantes.

Qu'on se rappelle seulement ce que le seul mot d'"honnête homme" comportera, au 17e siècle, en fait de bienveillance, d'honneur, d'élégance, de courtoise, vertus si étrangères à la culture allemande. On peut dire que l'intelligence française a surtout exercé sa suprématie en Europe aux XIIe, XIIIe, XVIIe et XVIIIe siècles.

La Réforme, cependant, remue profondément l'Allemagne; mais au lieu de favoriser ses intérêts, elle la divise et l'amoindrit. Elle en fait le champ clos de luttes intestines, qui l'épuisent et mettent en péril la civilisation que plusieurs siècles d'influence et de vie catholique lui

avaient infusée. A la Renaissance, la prédominance de la civilisation latine était universellement reconnue, et rejetaient dans l'ombre les quelques reflets qui auraient éclairé le firmament artistique et littéraire de la Germanie pendant tout le moyen-âge.

Il est vrai qu'au 17e siècle, on voit apparaître les premiers symptômes de ce que l'on a appelé de nos jours la décadence latine. L'art et la littérature italienne perdent de leur éclat; la langue s'altère; encore faut-il retenir des noms comme ceux de Galilée, Vico, Torricelli, célèbres dans les sciences. Le soleil d'Espagne, qui a eu ses jours de splendeur, cesse de briller. Elle conserve, cependant, malgré la détresse générale de son peuple, plus d'élan et de vigueur que l'Italie. Il faudra attendre au 19e siècle pour voir refleurir dans ces deux derniers pays une nouvelle renaissance littéraire. L'Allemagne présente plus que jamais le spectacle de "l'anarchie constituée", où s'é-

touffent sentiments, idées, inspirations. "C'est le triste XVIIe siècle" dont se plaint Vilmar, le siècle allemand-français, tout à l'asservissement des modes étrangères. Dans les petites cours princières, ducales, électorales, dont le nombre est infini, on copie les manières, les habitudes et la langue françaises; mais, en bas, les mœurs ont gardé une rudesse bien germanique; et la vie de société, par son développement si tardif, laisse la nation allemande très en arrière des autres peuples, les Moscovites exceptés. (Lollié,—*Littératures comparées*). Mais la France continue son ascension et atteint le sommet de la gloire, présentant pour la première fois depuis la chute de Rome l'image d'un vaste Etat, fortement organisé et unifié, vainqueur à la guerre, d'un commerce florissant, célèbre par sa science et sa littérature, sa langue devenant l'intermédiaire universel des gens cultivés et son idéal de bon goût et d'élégante simplicité dans la vie et en littérature était bientôt

et avec enthousiasme adopté comme l'idéal de l'Europe. Si jamais une nation a réellement exercé sur l'Europe une hégémonie cosmopolite telle que celle à laquelle on prétend que l'Allemagne aspire, ça été la France dans la dernière moitié du 17e siècle et la première moitié du 18e siècle. (1)

L'esprit grec avait touché à tous les genres et porté en tous les sujets l'ordre, la mesure, la règle et l'harmonie; il avait éveillé les idées les plus hautes et imprimé la première impulsion aux principes les plus féconds. Rome fut plus tard subjuguée par les arts et la politesse des Hellènes, et l'ambition de tout citoyen romain était de faire le voyage d'Athènes pour y compléter son éducation et se familiariser avec l'idiome d'Homère et de Platon. Du temps de Juvénal on entendait sur les places publiques parler grec autant que

---

(1) *The Rally of the Latin Nations.*—A.-F. Bruce Clark. *The University Magazine*, décembre 1916.

latin. Le latin reste la langue officielle, mais le grec est parlé dans les réunions intimes et demeure la langue de la science et de la société. "Tu sais nos deux langues?" dit Claude à un barbare qui parlait le grec et le latin. Et c'est à la pratique des chefs-d'œuvre de la littérature grecque et romaine que les Français du siècle de Louis XIV doivent ce bel équilibre de l'esprit, cette vigueur de pensée, cette sûreté de goût et cette richesse de style, cet ensemble de qualités maîtresses, qui leur permirent d'exercer cette royauté intellectuelle, si glorieuse pour eux-mêmes et pour leur pays. La publication en français, par Frédéric II, de son fameux livre: *De la littérature allemande*, constitue peut-être l'hommage le plus éclatant de la supériorité de la culture et de la civilisation latines. Il semble, d'ailleurs, n'avoir écrit son livre que pour se gaudir de la littérature teutonne de son époque. Lui-même, le grand Frédéric, ne trouve rien de mieux que d'imiter l'art français. Il fonde une

Académie française à Berlin; de même que Louis XIV avait choisi Versailles comme résidence, il choisit Potsdam pour l'imiter. Aujourd'hui encore, après l'effort que font les "surhommes" allemands pour effacer l'influence de la France, on est frappé de la forte ressemblance entre Versailles et Potsdam. Tous les petits princes teutons de l'époque, trois cents environ, suivant M. Squair, façonnaient leur vie sur le modèle de celle de Versailles, et Paris était alors pour eux la capitale du monde.

***

L'Allemagne, cependant, allait bientôt trouver sa voie et prendre son essor. Frédéric lui-même posa les bases de sa puissance militaire et de cette politique qui devait amener l'unité nationale. La Prusse, sous son énergique et habile direction, sortit de l'ombre, et imprima au nouveau mouvement un élan qui attira l'attention générale. Sur divers points du sol, l'on vit apparaître des

hommes remarquables, tel que Klopstock et Winckelmann, qui relevèrent le niveau intellectuel de l'Allemagne. Les chefs-d'œuvre de Lessing, Herder, Coethe et Schiller achevèrent de constituer la langue littéraire allemande. Mme de Stael publie son fameux livre : *De l'Allemagne*, qu'elle faisait connaître à la France et au reste de l'Europe, Allemagne plutôt romantique, du plus beau moment de son développement. Mais le 19e siècle, où l'on entrait, devait être avant tout un siècle de vie positive, d'organisation matérielle et scientifique. Les tendances de l'époque concordaient admirablement avec le caractère, les dispositions et les habitudes d'esprit allemand. L'Allemagne comprit aussitôt le parti qu'elle pouvait tirer de cette phase nouvelle dans laquelle entrait la science, et elle allait, à ce qu'il semble, pouvoir prendre sa revanche et le pas sur la civilisation gréco-latine, ou, plutôt, la civilisation française, son héritière directe.

Grâce à l'esprit de discipline de son

peuple et à sa passivité docile à sacrifier la personnalité au groupement, l'on vit bientôt des armées d'investigateurs se livrer à de patientes et laborieuses recherches dans les différentes branches de la science. Ils deviendront maîtres dans l'art de spécialiser, de tirer d'une découverte scientifique tout ce qu'elle est susceptible de donner. Les découvertes, les découvertes fondamentales, ont été faites ailleurs en dehors de l'Allemagne (1), mais

(1) En physique, en chimie, en biologie, elle ne tient pas le premier rang. On ne lui doit pas les premières explorations des grands fonds de la mer, l'invention de la machine à vapeur; les zeppelins sont un perfectionnement d'une découverte du général Meunier, les aéroplanes n'ont pas été faits en Allemagne. La photographie, la phonographie, le cinéma, le téléphone, la poudre sans fumée, les sous-marins (oui, même les sous-marins dont elle fait un si criminel usage) ne sont pas des inventions allemandes. (*Le Soleil* du 10 avril 1916.—Compte rendu d'une conférence à l'Institut canadien par M. Caulery, professeur à la Sorbonne.)

Il serait injuste cependant, de ne pas reconnaître que les Allemands, dans la personne de Wolf, de Niebuhr et de Mommsen, ne sont pas surpassés dans la critique historique et scientifique. Ajoutons aussi que les Bopp, les Humboldt, les Lassen, sont les fondateurs de la philologie comparée.

une fois opérées, les Allemands s'en sont emparées, les ont perfectionnées et jetées dans l'industrie. On ne peut nier qu'ils aient porté à un haut degré de perfectionnement l'entraînement scientifique et technique, et nombreuses par tout le pays sont les écoles spéciales fondées pour cette fin. C'est là leur mérite et ce qui fait aujourd'hui leur supériorité dans les différentes branches de l'industrie et du commerce. Cette science, si elle n'est pas de première main, a donc une valeur réelle, qu'il faut bien se garder de méconnaître. Nation plus commerciale que scientifique, elle sait aussi le prix de la publicité, et elle l'applique à tous les domaines scientifiques qu'elle vulgarise en faisant publier des traités en grand nombre et d'où l'on a soin d'éliminer tout ce qui ne vient pas du pays. "L'Allemand est en toute chose un homme pratique, écrivait Fustel de Coulanges dès 1872 ; il veut que son érudition serve à quelque chose, qu'elle ait un but, qu'elle porte coup.

Tout au moins faut-il qu'elle marche de concert avec les ambitions nationales, avec les convoitises et les haines du peuple allemand." Nul peuple ne semble posséder au même degré que le peuple allemand la passion de tout traduire et de tout s'assimiler. (1).

Son succès de 1870, aussi inattendu que foudroyant, ne contribua pas peu à augmenter son prestige auprès des neutres et sa foi en sa propre destinée. En trois mois, elle avait réussi à cerner, à faire capituler, à Sédan, à Metz, les armées régulières de

---

(1). Voici un fait significatif raconté par un Américain éminent, et que reproduisait récemment *Le Gaulois*: En 1895, pour l'inauguration du canal de Kiel, les Etats-Unis envoyèrent une escadre possédant des perfectionnements qu'ignoraient les constructeurs allemands. Tout de suite l'empereur Guillaume II fut aux aguets. Grâce à toutes sortes d'intrigues impudentes et de basses flatteries, il parvint à se faire montrer ce qui l'intéressait le plus vivement. Comme il n'y comprenait à peu près rien, il obtint de l'amiral Evans d'en faire faire un examen par les conseillers techniques de l'empire, qui, tout de suite, mirent à profit cette visite pour transformer les bâtiments en construction dans leurs arsenaux.

la France, encore si réputées. L'armée qui avait réalisé ce triomphe devait être incontestablement la première du monde ; ses soldats, les plus forts, les plus vaillants, les mieux disciplinés, et ses officiers les plus instruits et les mieux obéis. Et c'est ainsi que l'Allemagne, s'exaltant dans sa propre gloire, réussit à s'imposer à l'attention du monde, et à faire croire qu'elle était vraiment le seul foyer scientifique et de progrès matériel auquel il fallait se rapporter. En Europe comme en Amérique, on finit par n'avoir d'admiration que pour l'érudition allemande, et par oublier les pays qui avaient été les véritables fondateurs de la Science, du Savoir et des Lettres. La langue allemande se posait à côté de la langue française comme langue universelle, que tout homme cultivé devait connaître ; dans plus d'un milieu,on adopta le système allemand dans les programmes d'enseignement. On vit même le spectacle assez singulier d'étudiants français, anglais, italiens, amé-

ricains, se presser dans les universités allemandes pour y apprendre la littérature de leur propre pays, ou de jeunes officiers aller se perfectionner dans l'art de la guerre. Ces derniers, par exemple, revenaient enthousiasmés, et non sans raison, de ce qu'ils avaient vu, de ce qu'ils avaient appris, relativement aux choses de leur état. C'en était donc fait de cette prétendue supériorité du génie latin sur le teuton, de cette civilisation, si chevaleresque, si artistique, toute composée de qualité et de mesure. Son jour à elle était venu, et la puissante, la prodigieuse, la colossale Allemagne allait enfin dominer le monde militairement et politiquement ; cela lui revenait de droit : telle était sa conviction. (1).

---

(1). "On ne peut prendre connaissance des résultats obtenus par la France et l'Allemagne pendant les trente années qui ont précédé la guerre sans être secoué de tout son être. Vers 1885, les deux pays ne différaient pas sensiblement et constituaient des puissances matérielles à peu près comparables. Mais quels changements tragiques s'opèrent ensuite! En 1912-1913, la population allemande est

Les dix ou quinze premières années qui précédèrent la guerre furent cependant marquées par un réveil de l'influence latine, grâce aux efforts de sociétés de propagande comme l'Alliance Française. La France et l'Italie s'agrandirent par l'annexion de nouvelles colonies, et pendant ce temps les deux pays produisirent toute une génération de littérateurs et de savants de premier ordre. L'Espagne, de son côté, nous fit voir que la race conserve toujours ses remarquables qualités. Or il

---

de 68 millions d'habitants, la nôtre de 39; le commerce allemand est de 26 milliards, le nôtre de 15; la marine marchande allemande est de 2,882,000 tonneaux, la nôtre de 1,325,000. En Allemagne, des industries colossales, métallurgiques, chimiques, électriques, d'immenses usines, construites et travaillant d'après les dernières lois du progrès, une culture du sol intensive, dirigée scientifiquement, obtenant les résultats les plus élevés du monde par hectare de terrain."....

(Lysis, "Vers la démocratie nouvelle.")

Vers 1880, l'empire allemand, c'était l'Allemagne tout simplement, telle qu'indiquée sur la carte d'Europe. Vingt ans plus tard, elle possédait, au dehors, 1,553,250 milles de territoire, occupés par 16,000,000 d'habitants, sans compter ses colonies du Brésil et de la Palestine.

arriva que plus d'un esprit commença à soupçonner que l'Allemagne ne tenait peut-être pas, dans le domaine social et scientifique, la place d'honneur qu'elle s'arrogeait. Lorsqu'enfin, dans son délire d'orgueil et de domination, craignant peut-être que son ascendant moral et intellectuel ne fût pas aussi solidement établi qu'elle le croyait ou l'aurait voulu, elle rejeta le masque dont elle se couvrait, et provoqua l'abominable guerre actuelle, dont les plans étaient mûris et préparés depuis longtemps, les yeux furent dessillés; la réflexion reprenant son empire, la vérité apparut à l'esprit de tous : que l'Allemagne ne représentait pas plus la science qu'elle ne représentait la civilisation, puisque tout son art, tout son savoir, était d'employer celle-là contre celle-ci, et qu'elle se dressait en antagoniste contre la culture et la civilisation latine, qui est la loi de paix, de travail et de salut, selon l'expression même de Pasteur, tandis

que la sienne est une loi de sang et de mort, usant de la science non pour le bien de l'humanité, mais pour lui faire du mal et servir ses propres fins. Aujourd'hui, personne ne doute que la France, en qui s'incarne le génie latin, se place, en science comme en héroïsme, maintenant comme autrefois, au premier rang, et qu'il ne fallait rien moins que la présente guerre pour que la mentalité allemande vînt à se manifester sous son vrai jour, celui de la laideur, de la fourberie et de la force brutale.

"Enfin, Dieu merci ! l'Amérique, déclarait, après l'entrée des Etats-Unis dans le conflit, l'éminent historien américain, M. Poultney Bigelow, fils de l'ancien ambassadeur des Etats-Unis à Berlin, qui fut le condisciple de Guillaume II, "Dieu merci! l'Amérique, elle aussi, a percé à jour la pédantesque gouffonnerie germanique, dont elle a si longtemps été dupe. Partout, au lendemain de la guerre de 1870, on était trop tenté de porter aux nues les docteurs

de Berlin ou de Leipzig. Cette mode apparaît aujourd'hui monstrueusement surannée. Aucun homme digne du nom d'homme ne fait plus cas de la **kultur** allemande: on sait trop ce qu'en vaut l'aune. De la discipline, mais pas un atôme de génie, même pas un atôme d'humanité. En vain, Berlin a battu la grosse caisse. La France n'aura qu'à sourire et le monde entier sera à ses pieds.

"Rappelez-vous les inventions les plus notoires de ces dernières années: poudre sans fumée, automobile, bicyclette, sous-marin, aéroplane, toutes sont essentiellement françaises. L'Allemagne n'a qu'une vocation: l'espionnage. Il est vrai que le reste du monde mettait une complaisance démesurée à favoriser cette vocation. Depuis 1871, l'Allemagne a envahi le monde, parce que le monde était aveuglé. Aujourd'hui, le monde voit clair. Et nous voici."

M. H. Collin, directeur du *Lorrain*, raconte que, peu de temps avant la guerre,

causant un jour avec un Allemand, homme de savoir, d'une certaine distinction, et, par exception, d'un bon naturel, sur la valeur du peuple allemand, auquel il ne refusait pas quelques qualités, celui-ci lui dit, avec autant de calme que de tristesse et de conviction : "Non, vous ne connaissez pas mes compatriotes. Ils sont fourbes, durs et capables de tout. "Puis, ajoute M. Collin, il me fit un tableau tel de la suffisance allemande et de l'inconscience dans laquelle l'orgueil impérial les avait enfoncés, que j'en suis resté très frappé ; et plusieurs amis à qui je l'ai raconté, doivent s'en souvenir comme moi.

"La guerre, disait le président Wilson dans un discours prononcé le 14 juin dernier, au monument Washington, a commencé du fait des maîtres militaires de l'Allemagne, qui se trouvaient aussi à être les maîtres de l'Autriche. Ces hommes n'ont jamais regardé les nations comme composées d'hommes, de femmes et d'enfants ayant le même sang et la même organisation

qu'eux-mêmes, pour qui existaient des gouvernements et en qui ces gouvernements prenaient leur vie Ils les ont regardés simplement comme des organisations avantageuses qu'ils pouvaient faire servir à leurs propres desseins en les courbant par la force ou en les corrompant par l'intrigue. Ils ont considéré les petits Etats, en particulier, et les peuples qu'ils pouvaient conquérir, comme les agents et les instruments naturels de leur domination. Ce dessein a été avoué depuis longtemps."

Dans ce même discours, Wilson avertit ses concitoyens que la réalisation des buts de guerre de l'Allemagne signifierait éventuellement la ruine du monde entier. "Le monde entier est en guerre, dit-il, parce que le monde entier est dans les serres de cette puissance sinistre, et engage la grande bataille qui déterminera s'il va lui être soumis ou bien se libérer.... Si les Allemands réussissent dans leurs desseins, les Etats-Unis devront rester armés avec

le reste du monde, pour se préparer à la prochaine agression. S'ils échouent, le monde pourra s'unir pour la paix, et l'Allemagne elle-même pourra être de cette union.... Les Etats-Unis n'ont qu'un choix à faire, aider à libérer le monde ou le laisser longtemps sous la domination des armes et du despotisme de la nation qui peut maintenir les plus grandes armées et les armements les plus irrésistibles...."

*
* *

"C'est un étrange phénomène psychologique que celui de la mentalité allemande, dit M. G. Desjardins dans son intéressant volume : *L'Angleterre, le Canada et la Grande Guerre.* Il ne me surprendrait pas chez des peuplades vivant encore dans les ténèbres de la sauvagerie. Mais qu'il se manifeste avec autant de vigueur chez une nation qui se targue de la supériorité de sa culture, et à laquelle il serait puéril

de nier des dons intellectuels de premier ordre, c'est ce qui est vraiment incompréhensible.

"Comment le peuple allemand en est-il arrivé à cette négation du droit et de la justice par laquelle il justifie tous les crimes, les massacres, les actes de vandalisme? Les classes les plus élevées sont également sous l'empire d'une passion qui détruit totalement leur sens moral, et les entraîne à croire que tout leur est permis pour assouvir leur rage de domination."

D'abord, cette intense culture matérielle, indépendante des principes de morale, de droit, de justice, de bonté, de pitié pour autrui, n'a pas peu contribué à former cette mentalité et à en faire un instrument de force brutale. Mais il n'en est pas moins vrai que cette mentalité a encore été accentuée depuis un siècle par une philosophie malsaine, foncièrement immorale. jusqu'à faire non seulement l'apologie, mais à affirmer la doctrine que le droit ne contient aucun élément de

morale; que l'Etat constitue le seul droit du monde, et que plus un Etat est fort, plus il a de droit en comparaison des Etats plus faibles; que les volontés d'un Etat sont au-dessus de toute considération d'humanité, de tout traité, parce qu'il est le maître, et il a raison par le fait même qu'il est la force. Il s'ensuit qu'il est parfaitement moral pour le plus fort de détruire tout ce qui s'oppose à lui. Telles sont les idées qui ont été enseignées et propagées par Kant, Hégel, Nietsche avec sa théorie du surhomme, Treitschke, Haeckel, Eucken et autres penseurs allemands. Tous se sont efforcés d'inculquer à la mentalité allemande cette conception monstrueuse des devoirs et des droits d'un Etat fort qui, pour ainsi dire, possède le peuple allemand aujourd'hui. On connaît la fameuse maxime de Bismarck, et la pauvre, mais glorieuse Belgique en particulier en a eu une affreuse expérience, que les "traités n'avaient de valeur qu'autant que la force pouvait les

appuyer. " Et cette autre du même homme d'Etat : " Là où la puissance de l'Allemagne est en question, je ne connais pas de loi."

Au début des hostilités, Max Harden, qui n'est pas le dernier parmi les Teutons, écrivait: "De quel côté est le droit ? Du côté où se trouve la force.....Un principe seul compte, un seul qui résume et qui contient tous les autres: la force. Réclamez-vous d'elle, et nargue aux billevesées. La force, voilà qui sonne haut et clair, voilà qui a du style et de l'allure. La force: un poing, c'est tout". Frédéric le Grand lui-même, surnommé aussi le "brigand", n'avait-il pas dit: "Je commence par prendre; je trouverai ensuite des savants pour démontrer mon bon droit. S'il y a à gagner à être honnête homme, nous le serons, et s'il faut duper, soyons des fourbes."

Cette doctrine, qui est absolument antichrétienne, inutile de le faire remarquer, a fait école, au point que tout ce que nous

qualifions de criminel et de barbarie, les Allemands le revendiquent comme étant des qualités indéniables de leur race. Et cette pensée n'est pas seulement celle de l'empereur et du militarisme prussien, mais c'est l'âme entière de l'Allemagne qui semble en être saturée. "Combien pouvez-vous trouver d'Allemands qui ne soient pas impérialistes, se demande M. le docteur Hill, ancien ambassadeur américain auprès de Berlin? Je n'en ai jamais rencontré. Tous supportent comme un seul homme le gouvernement impérial." Le peuple allemand n'a pas été entraîné à la guerre malgré lui; tous y participent parce que tous sont mus par le même esprit: l'esprit du germanisme.

Les atrocités commises en Belgique, dans les départements du Nord de la France, en Serbie ou sur les côtes anglaises, les crimes des zeppelins et la piraterie, la dévastation du sol, le martyre infligé à la population civile, les crimes commis contre l'honneur, la liberté et la vie des

personnes, les déportations d'un pays à un autre, puis les internements en Allemagne, séparant la mère de la fille, l'époux de l'épouse, le fils du père, renouvelant en les aggravant les iniquités de la barbarie antique, la cuisson des cadavres, qui le croirait? pour en extraire la graisse et l'huile, qui vont ensuite comme produits dans le commerce, d'après le principe que "rien ne doit être perdu", un mépris enfin si profond des règles les plus élémentaires de la conscience publique, tout cela, qui est monstrueux, n'a soulevé dans toute la Germanie aucune objection. Elle s'étonne même, et voilà l'incroyable, tellement l'orgueil aveugle, que les autres peuples puissent être assez dégénérés pour ne pas reconnaître toute la magnificence de l'hégémonie teutonne, qui ne rêve l'asservissement du monde que pour le bien-être du genre humain.

Eh ! oui, les Allemands de Guillaume II, hallucinés par leur rêve, ne voulaient rien moins que régénérer le monde—le profes-

seur Oswald, en 1914, disait "organiser"— après l'avoir conquis. "Nous sommes intellectuellement et moralement supérieurs aux autres peuples sans comparaison aucune.... Il en est de même de nos organisations et de nos institutions, qui ne peuvent se comparer aux institutions équivalentes des autres pays ... Notre armée est pour ainsi dire une image réduite de l'intelligence et de la moralité du peuple allemand.... Nous n'avons à nous excuser de rien, nous faisons du bien à tous...." Voilà ce que pensait et écrivait, il y a deux ans, un Allemand cultivé, M. Adolf Lasson, conseiller privé, professeur célèbre de l'Université de Berlin. Et si les Belges, les Français, les Anglais, les Russes, les Américains pensent autrement, voilà ce qui le confond, lui, et tous ses compatriotes bienfaisants.

Il faut voir le mépris que les officiers, les professeurs et les fonctionnaires allemands témoignaient à ces pauvres Alsaciens-Lorrains, pékins qui ne pouvaient

ressentir l'honneur et l'orgueil d'être allemands.

"Ils n'ont commis qu'une erreur, écrivait dans *Le Temps*, en mars 1916, M. Edmond Perrier : c'est de ne pas tenir compte des qualités des autres, ou plutôt de leur nature ; d'imaginer que des Français, des Anglais, des Russes, des Italiens, obéiraient à leurs hobereaux avec la même docilité qu'ils le font eux-mêmes, et de s'admirer à ce point de croire qu'ils inspireraient, partout où ils ne règneraient pas par la terreur, une vénération sans bornes pour leur supériorité. Naïvement, ils se sont pris pour des demi-dieux ; et il faut bien reconnaître qu'ils ont trouvé effectivement des neutres pour se prosterner devant eux."

Avouons encore que notre ci-devant engouement pour les méthodes et tout ce que nous prenions pour l'originalité merveilleuse du génie allemand, sans le vouloir et sans le savoir, n'a pas peu contribué à la

consécration de cet orgueil, qui est devenu le malheur du monde.

Quoi qu'il en soit, où en sont-ils aujourd'hui avec leurs espérances et leur jactance des premiers jours de la guerre ? Ils avaient calculé que quelques mois leur suffiraient pour réduire leurs ennemis ; ils n'était pas possible qu'une armée telle que la leur, si forte, si bien outillée, si admirablement ravitaillée, fût vaincue. Et cependant les revers qu'ils ont éprouvés ne les ont pas rendus plus civilisés, déclarait M. l'abbé de Poncheville lors de sa dernière visite en notre pays. Leurs brutalités sont aussi révoltantes à l'heure actuelle qu'il y a deux ans. Et, après avoir cité plusieurs faits à l'appui, il ajoutait : "c'est le retour à la barbarie", la violation impudente, atroce, implacable, dirons-nous, de tous les droits des nations et des individus.

Voici, telle que rapportée par M. André Beaunier dans *L'Echo de Paris*, la réponse même que faisait un officier teuton à

M. Noel, sénateur et maire de Noyon, qui se plaignait des atrocités commises par les Allemands lorsqu'ils occupaient cette ville: "Ce n'est pas seulement a l'armée française que nous faisons la guerre, mais aux civils, à la France tout entière, aux femmes, aux enfants comme aux hommes. Rien de ce qui pourra être fait dans le but de vous appauvrir, de vous ruiner, si c'est possible, ne pourra être reproché à notre armée."

"Toutes les guerres, écrivait à ce propos un de nos journaux, le 28 juin 1915, ont vu des cas isolés ou particuliers de crimes et d'horreurs, où la bête humaine, excitée par le feu et le sang—le feu et le sang de la guerre, le feu et le sang de sa mauvaise nature—s'abandonnait, en passant, à ses monstrueux instincts. Mais, quoi qu'en puissent dire ceux qui se donnent, même chez nous, le rôle d'excuser l'Allemagne, en voulant faire croire que d'autres nations, de celles pour lesquelles nous combattons actuellement, l'ont égalée en

barbarie, il est certain—et la preuve en est suffisamment faite—que jamais, depuis les grandes invasions des barbares, aucune guerre n'a été délibérément, systématiquement aussi sauvage, aussi violatrice de toutes les lois de la civilisation, de tous les droits humains, que celle où s'est ruée l'Allemagne, au mois d'août 1914.

"Dans les autres guerres, des crimes étaient commis, ils n'étaient pas commandés par l'autorité supérieure et même souveraine; ils n'entraient pas comme partie intégrante dans la stratégie de toute une armée, dans la politique de tout un peuple; on rougissait, lorsqu'ils avaient été commis, on ne s'en glorifiait pas, on n'avait pas une philosophie toute prête pour les justifier.

"Ce qu'il y a de nouveau et de monstrueux dans la présente guerre, c'est que tous les crimes commis par l'armée elle-même, ont été voulus, préparés, froidement décidés; ils sont les atroces conclusions pratiques d'une morale publique que

les générations de l'Allemagne contemporaine ont apprise de leurs philosophes et de leurs professeurs."

A noter que les Allemands avaient solennellement adhéré à la convention internationale du 18 octobre 1907, à la Haye, aux règles que devait respecter, dans l'éventualité d'une guerre, l'autorité militaire occupant le territoire d'un Etat envahi, et cela dans les intérêts de l'humanité et les exigences croissantes de la civilisation.

L'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand n'a pas été la cause de la guerre. Ce malheureux et regrettable attentat et les demandes inacceptables de l'Autriche-Hongrie, qui, dans toute cette guerre, a joué le rôle de dupe en attendant d'être la victime de l'Allemagne, n'ont été, en réalité, que le prétexte dont celle-ci s'est servie pour arriver à ses fins. La vraie cause du conflit actuel a été l'antagonisme profond qui existe entre l'idéal latin et

l'idéal germanique, entre la civilisation latine et la culture teutonne destinée à la remplacer, et un des motifs déterminants a assurément été la jalousie que l'Allemagne ressentait de voir le rayonnement intellectuel que la France ne cessait d'exercer sur le monde, et qui, au moment même de la guère, semblait briller d'un plus vif éclat. C'est aussi pourquoi, par jalousie, par haine sauvage des trésors artistiques qui embellissaient le territoire français, que les Allemands, dans les villes et les villages évacués, partout, ont tout pillé, saccagé et détruit, églises, maisons, fermes, monuments et souvenirs historiques. Le bombardement de la cathédrale de Rheims n'a pas été un événement isolé de la culture des boches. Bien d'autrès monuments ont été détruits et brûlés. Ils ont dépensé plus de cent mille marks pour détruire le vieux château de Ham, et cela pour le seul plaisir d'abolir les vestiges de l'art architectural. Ce château n'avait aucune valeur militaire, mais était

peut-être la plus grande merveille archéologique du moyen-âge. Cette ruine historique, ainsi que cet autre château féodal de Coucy, également détruit, étaient uniques au monde, et dépassaient en beauté et en grandeur les plus célèbres burgs des rives du Rhin.

"La raison pour laquelle l'Angleterre, la France et le Canada se battent, disait M. Jules Bois dans une de ses conférences ici l'hiver dernier, est une raison supérieure: la défense d'un idéal qui fait le fond même de la culture latine et que les résultats de la culture allemande ont mis d'autant plus en relief. C'est, en résumé, la lutte de deux esprits, celle aussi du droit opprimé contre la force brutale."

"On a connu dans le passé des pays vaincus, disait M. Viviani, dans son discours prononcé au parlement canadien, à Ottawa, le 19 de mai; mais, à cette époque, c'étaient des armées en présence, tout se liquidait dans un traité de paix; ce n'était pas deux idées, ce n'était pas deux âmes,

ce n'était pas deux consciences différentes qui s'affrontaient. A l'heure actuelle, je vous l'ai dit déjà, l'enjeu de la bataille, ce n'est pas une conquête matérielle, ce n'est pas une conquête territoriale; c'est plus que cela, l'enjeu de la bataille, c'est la liberté du monde."

"Nous sommes en guerre, avait également déclaré M. Balfour dans son grand discours prononcé à Edimbourg, nous sommes en guerre pour venger la sainteté des obligations consenties par traité et de ce qu'on appelle le droit public en Europe, pour protéger les petites nationalités, et pour combattre, dans ce que nous jugeons être l'intérêt, non seulement de notre propre empire, mais encore de toute la civilisation, les prétentions arrogantes d'une puissance isolée qui prétend régir les destinées de l'Europe."

"Et je combat avec vous, avec des milliers de mes anciens compagnons d'armes de la guerre des Boers, déclarait le général Smuts, du Sud africain, parlant à Lon-

dres, à la célébratjon de l'*Empire Day*, au mois de mai dernier. Pourquoi ces hommes sont-ils entrés en guerre?....Je crois que ce n'est pas pour l'Empire britannique. C'est parce qu'ils sentent, comme vous tous, que les forces les plus grandes, les plus précieuses de l'humanité, sont en jeu.

"De deux choses l'une: soit que nous subissions dans l'avenir le militarisme prussien ou que nous restions libres. Ce n'est pas la bataille des Iles Britanniques ou de l'Empire anglais. C'est la bataille de l'humanité. Et lorsque l'heure de la victoire aura sonné, j'espère que nous serons tous heureux d'apprendre que nous avons tous combattu pour la paix finale universelle, et que, pendant des siècles à venir, on n'entendra plus parler de guerres sur cette terre."

C'est aussi notre position, à nous, Canadiens. Nous ne tenons pas plus que les autres peuples libres à tomber sous la

botte du militarisme prussien. Voilà l'objectif de nos sacrifices.

L'orgueil fou de cette nation demeurera la plus dangereuse menace pour le repos du monde, aussi longtemps qu'on ne l'aura pas mise hors d'état de nuire, car si le militarisme allemand n'est pas détruit, tout l'effort des générations futures se portera de nouveau vers les armements, comme le déclarait M. Roditcheff, le gouverneur général de la Finlande, au cours d'une séance extraordinaire de la Douma, le 12 du mois de mars 1917, et que l'écrivait le docteur Walter Rathenau, le 28 juin suivant, dans le *Lokal Anzeiger*, journal de Berlin! (1)

---

(1). "Nous avons commencé la guerre un an trop tôt. Quand nous serons assurés d'une paix allemande, nous devrons commencer immédiatement une réorganisation sur une base plus large et plus solide que précédemment. Les établissements qui fabriquent les produits bruts nécessaires à l'armée doivent non seulement continuer à travailler, mais aussi faire preuve d'une plus grande énergie.

"Ils formeront ainsi une Allemagne économique en se préparant économiquement à la nouvelle guerre.

L'ambition incommensurable de cette nation, si elle n'est pas réfrénée de façon à ne plus jamais inspirer de craintes, demeurera, non seulement la plus dange-

---

Nous devons établir avec soin des calculs basés sur les leçons de cette guerre, en établissant ce qui manque à notre pays en produits bruts ou en matières brutes et constituer d'immenses réserves qui resteront non employées jusqu'à un certain jour dans l'avenir.

"Nous devons organiser une mobilisation industrielle aussi complète que la mobilisation militaire que nous possédions. Chaque technicien ou demi-technicien, porté ou non sur la liste des mobilisés, doit être muni de l'autorité officielle suffisante pour se charger de diriger un établissement désigné, le deuxième jour qui suivra une nouvelle déclaration de guerre. Chaque établissement fabriquant des produits commerciaux doit être également mobilisé et averti officiellement que le troisième jour après la déclaration de guerre, tous ses services doivent être consacrés entièrement à servir les demandes de l'armée."

Avant d'avoir terminé cette guerre, les Teutons en préparent une autre! Voilà l'avenir "pacifique" que réserverait au monde une victoire allemande.

Quant à une paix prématurée, voici ce qu'en disait Mgr Landrieux, évêque de Dijon, dans sa cathédrale, le 17 juin dernier, sur " les devoirs de l'heure présente " :

" La paix que l'on ferait aujourd'hui elle ne serait qu'un répit pour l'Allemagne ; elle ne profiterait qu'aux Allemands ; elle sauverait l'Allemagne.

reuse menace pour la civilisation latine, qui est aussi la nôtre, mais, ce qui est encore plus grave, une menace pour la civilisation chrétienne tout entière.

" Pour nous, ce serait la pire des catastrophes.

" Cette paix de défaillance ne serait pas la paix, mais le geste découragé d'un peuple affolé qui s'abandonne et se suicide.

" La paix qu'on aurait un moment ne serait qu'une paix de dupes, une paix sans lendemain, une paix honteuse qui équivaudrait à une défaite anticipée, qui nous laisserait humiliés, épuisés sur nos ruines, pour donner stupidement à l'Allemagne le temps de souffler, de se reprendre, de refaire des canons, de nous diviser encore, d'envenimer nos querelles et de nous achever à l'heure où il lui plairait de frapper.

" Ce serait une aberration que de lâcher pied aujourd'hui, après trois ans d'héroïques efforts, après la Marne, après Verdun, après l'effondrement du rêve allemand... Lâcher pied quand l'Amérique jette dans la balance son or, ses flottes et son armée ; quand tous les peuples du monde, comme on l'a dit hier à la tribune française, sont debout sur la terre qui tremble, ce serait plus qu'une folie ; une lâcheté et une trahison. Alors, puisqu'il faut " vaincre maintenant ou ne vaincre jamais ", puisqu'il faut tenir, puisqu'il faut patienter, mettons notre courage dans la patience...!!